

PREFACE

de l'Edition Canadienne

du livre du Docteur J. Donnadieu

"Pour lire en attendant BEBÉ"

" *Au milieu de tant d'erreurs et de chimères la nature et la vérité reprendront-elles leurs droits ?* "

JULES BOIS.
(*Annales*).

EDITEURS :
LA CIE DE PUBLICATION DE "L'ECLAIREUR"
Beauceville, P. Q., Canada.

"Pour lire en attendant BEBÉ"

devrait être le vade-mecum de toutes les mères. Un joli volume d'au delà de 200 pages, rempli de conseils précieux. Adressez-vous à "L'Eclaireur", Beauceville, P. Q.

Ce livre est envoyé franco par la malle.

PRÉFACE

L'ECLAIREUR, de Beauceville, vient d'imprimer à ses ateliers une édition canadienne de cet incomparable livre où Donnadieu a superbement vulgarisé l'hygiène de la première enfance.

Ceux qui l'ont lu déjà, ne s'étonnent pas du succès que ce livre a obtenu en France, dans les colonies françaises et dans notre province de Québec.

Cette publication est un noble effort tenté pour venir au secours des jeunes mères qui, aux prises avec le grand problème de la maternité, n'ont si souvent à prendre conseil que de leur désespoir, ou, ce qui est pire encore, d'une série de commères à cervelles farcies de préjugés.

Il n'y a pas d'apprentissage pour le noble métier de mère. On lance une jeune fille en plein océan et on se donne beaucoup de mal pour lui cacher les "mystères de l'onde". Et la pauvre enfant se trouve bien embarrassée le jour où " elle sent palpiter au plus intime de son être son amour tout vivant. "

Que doit-elle faire pour assurer à ce petit être qui s'agite dans son flanc, et qu'elle aime déjà, toute la sécurité possible, " intus et extra " ?

Que doit-elle faire, que ne doit-elle pas faire pour parvenir à l'heureux terme de sa grossesse ?

Comment se préparer à l'évènement encore plus redouté que redoutable qui présidera à l'entrée de l'héritier sur " notre machine ronde " ?

....

Puis l'enfa. t qui arrive n'est qu'une ébauche qu'elle a esquissée du plus pur de son sang et de son amour, mais qu'elle devra retoucher, consolider, perfectionner.

Comment assurera-t-elle le bon fonctionnement des organes destinés à nourrir l'enfant, c'est-à-dire à accomplir la plus élémentaire, la plus naturelle et la plus constante des fonctions biologiques ?

Comment aidera-t-elle le bébé dans les premiers efforts de sa lutte pour la vie ?

Le livre du docteur Donnadieu est une réponse adéquate à toutes ces questions angoissantes qui assaillent l'âme de la jeune mère.

L'auteur appuie surtout et traite en maître l'importante question de l'allaitement normal ou maternel. C'est dire que ce livre nous vient très à propos de ce coté-ci des mers.

C'est une question qu'on ne traite pas assez souvent et qu'on médite encore moins. Et pourtant, le facteur qui vient en premier chef dans la mortalité excessive de nos enfants, c'est bien le déplorable délaissement, l'abandon de l'allaitement naturel. Cette tendance désastreuse est un fruit sec de la civilisation yankee qu'on cultive en serre chaude dans bien des quartiers de notre pays. Et c'est tellement passé dans les mœurs, qu'en certains endroits, il faut des arguments saisissants pour prouver que l'allaitement au sein est naturel à la mère et à l'enfant.

Oui, s'il faut en croire les faux Prophètes, le bon sens de l'humanité s'est étrangement égaré le jour où l'on a cru que le lait des accouchées pouvait servir à entretenir la vie des nouveaux-nés. C'était bon pour le moyen âge, mais aujourd'hui, comme dirait Molière : " On a changé tout cela ! " D'un tour de main, on a imaginé des biberons à longs tubes en caoutchouc qui ont apporté beaucoup de " solid comfort " au sein des berceaux d'Amérique ! . . . Et honni soit qui mal y pense ! ! . . . .

. . . Puis, des Trésors de Nourrice, des Castoria de toutes les couleurs et de toutes les vertus, des " artificial foods ", des systèmes d'alimentation très savants, très ingénieux, qui ne pouvaient jamais faire faillite ! . . .

Et quand elle est venue, la banqueroute de ce mauvais jeu, quand elle s'est faite évi-

dente aux yeux de tous par une mortalité infantile des plus alarmantes, elle n'a pas réveillé de leur torpeur les avinés des fausses théories.

Le fatal élan était donné ; les mauvais exemples venaient de haut et de partout, et les médecins complaisants s'entendaient avec les irréfléchis pour passer le blaireau sur toutes ces niaiseries, mettre le sceau de la science à tous ces travers, sanctionner toutes ces pratiques contre nature. Décidemment, on pouvait se passer de la Nature dans le Nouveau Monde, pays des incubateurs, terre étrange où devait s'opérer " l'épanouissement de toute une humanité d'artifice ".

On ne semble pas réaliser ce que nous a valu de désastres et de malheurs la meurtrière puissance de ces principes de fausse civilisation. Que de maladies, de détresses, de misères, de deuils sont venus assombrir les foyers, ternir l'éclat du flambeau nuptial, rendre onéreux " les jougs doux et les fardeaux légers " que comportait la vie simple de jadis. C'est ce qui a conduit nos voisins au célibat prolongé avec " mariage des chauves ", au malthusianisme, à la stérilité, à ce que Roosevelt a si bien caractérisé d'un mot lapidaire " le suicide de larace ".

Instruisons-nous de leur exemple. Ce serait déjà assez d'avoir cette énorme mortalité infantile qui nous déshonore aux yeux des peuples civilisés. Arrêtons nous là.

Notre clergé s'alarme à juste titre des

progrès réels des doctrines de Malthus, du moins dans nos villes et villages. Je viens de lire dans le "Messager Canadien", de Montréal, un article magistralement écrit, et qui constitue un superbe cri d'alarme. Il y a certainement péril en la demeure, mais il est encore temps, et les malfaiteurs pas plus que les toqués, n'ont atteint le cœur de notre peuple. Il leur faudra quelques générations de plus pour détraquer et abrutir tout-à-fait une race qui avait en réserve de riches trésors de vigueur initiale.

Et on peut affirmer que le jour où l'on reviendra à la loi naturelle, au bon sens tout court, le jour où les forcenés du sévrage à outrance verront leur rage étouffée par les saines doctrines, ce jour-là, on aura écarté une des plus dangereuses "des occasions prochaines de péché". Quand les femmes de notre génération feront leur devoir comme nos grands-mères, il y aura encore de superbes familles de quinze enfants, chose éminemment louable à tous les points de vue. Mais il s'agira alors, comme autrefois, de quinze enfants issus de vingt-cinq à trente ans de vie matrimoniale, et non des chinoiseries de dix et quinze enfants en dix et quinze ans, chose déplorable. Ces enfants seront plus viables, plus solides et on les conservera. Il en est de ces "chefs-d'oeuvre de la création" comme pour les tableaux des peintres, qui, vernis trop vite et trop tôt, craquent

et se fendillent six mois après l'achat. Revenons donc aux saines traditions des braves chrétiennes qui furent nos aïeules et détournons-nous des mœurs de Pékin et Hong-Kong. De cette manière, on n'aura rien perdu au point de vue des intérêts de la race, et les pauvres créatures qui portent le plus lourd du fardeau humain, auront, comme leurs devancières, une vie tolérable, qui vaudra d'être vécue, et elles ne chercheront point—détraquées en rupture de sens moral--de refuge dans les doctrines du faux prophète anglais. C'est un point de la question à laquelle notre dévoué clergé devra s'intéresser.

A ce propos, je me rappelle d'avoir assisté, un dimanche, à la grand'messe, dans une église de campagne du diocèse d'Orléans.

Le vieux prêtre qui monta en chaire parla avec beaucoup de sens, de savoir et de véhémence des devoirs des mères de famille en matière d'allaitement naturel. Donnadieu n'eut pas mieux dit. Revenu du premier moment de surprise, je compris que ce vénérable fils du vieux terroir orléanais était un patriote, et qu'en même temps, il faisait œuvre éminemment morale.

Ce superbe modèle sera longtemps avant de trouver ici des imitateurs. Nous nous sommes trop frottés contre la pudibonderie saxonne pour avoir conservé le droit d'appeler les choses par leur nom, surtout en public.

Dans notre pauvre pays, le grand argument qu'on invoque contre l'allaitement normal c'est qu'il AFFAIBLIT. C'est décidé, statué, et il semble qu'il n'y ait pas moyen d'en revenir. On l'a accusé d'être la cause de tous les bobos, ennuis, défaillances, etc. qui font suite à l'accouchement. Tout le monde le dit, et on se sent lié, rivé à cette croyance, avec un instinct de mouton de Panurge des plus édifiants. "Une femme qui nourrit est généralement faible, et on accuse ceci d'avoir causé cela."

Erreur profonde !

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de trouver d'autres raisons pour expliquer cette faiblesse ?

Servons-nous de cette raison dont Dieu nous fit un beau cadeau. Creusons légèrement la question, non pas à coup de théories échevelées, mais à la simple lueur du gros bon sens.

Madame est faible, s o i t. M a i s ne serait-ce pas, par hasard, parce qu'elle a produit de cinq à dix livres de chair organisée, aux dépens du plus pur et du plus riche de son sang, et cela à travers les fatigues de neuf longs mois de grossesse ?

N'est-ce pas un peu aussi la débilité qui fait suite à tous les accouchements plus ou moins laborieux ? On sait que la douleur épuise autant les centres nerveux que le travail en excès fatigue le système musculaire.

Et les relevailles plus ou moins accidentées, avec plus ou moins d'infection, ne peuvent-elles pas ici entrer en ligne de compte ?

Et le moyen de corriger tout cela, ce serait de tourner le dos à cette bonne Mère Nature, et de se lancer à la dérive sur une mer d'artifice ? . . . . . N'est-ce pas plutôt ajouter encore à ses maux que de s'exposer aux chocs nerveux, à degrés variables, résultant de la suppression plus ou moins brusque d'une fonction qui ne demanderait qu'à suivre son cours ?

Oh ! s'il faut que celles qui gobent ainsi toutes les fadaises, apprennent un jour la quantité énorme de salive qu'elles secrètent, et, entre autres, que leur estomac DISTILLE par 24 heures une moyenne de 8 litres [pintes] de suc gastrique, sans qu'elles en aient conscience tout comme le bon M. Jourdain pour sa prose ! . . . Voyez d'ici l'affolement ! Imaginez si ça doit être affaiblissant, tant que ça ! . .

Ce sera alors une course aux médecins, aux Warwick de la profession, ceux QUI FONT ET DÉFONT les fonctions vitales à la manivelle. Et sans doute que ces grands Modérateurs biologiques ne manqueront point de les pourvoir de la fiole ou de la pilule qui saura enrayer CES FLUX DEBILITANTS DE SECRETIONS. .

Et pourquoi serait-il plus permis d'intervenir dans la fonction de la glande mammaire ? C'est plus à la portée des indiscrets et des téméraires, mais c'est aussi sacré. Cette glan-

de fonctionne sous la poussée d'une loi immuable, inéluctable. Et Dieu ne changera pas les lois éternelles pour venir au-devant du caprice ou de la démence des Irlandais, des Canadiens ou de tous ceux qui ne savent pas lire dans son œuvre, la comprendre, et se conformer à ses indications.

Il n'en faut pas tant pour prouver le danger des idées préconçues de la science trop prestement improvisée. On comprendra qu'il faut être défiant à l'endroit de ces idées erronées qui peuvent nous ménager de tranquilles accomodements avec la conscience, mais qui ne sauraient tenir debout devant un examen approfondi. L'exercice JUDICIEUX d'une fonction naturelle n'a jamais affaibli personne, et Donnadieu nous prouvera que c'est même le contraire qui est vrai. Il nous apprendra que l'homme, avec toutes ses finasseries, s'usera toujours les ongles toutes les fois qu'il voudra déformer l'œuvre du Maître de la Nature, qu'on ne viole jamais impunément les lois de la biologie, et que les peuples les plus policés, tout comme les Esquimaux, devront forcément revenir à LA TETINE DU BON DIEU.

L'auteur expose d'une manière saisissante irréfutable, l'inanité des théoriciens qui ont prétendu que ce qui se faisait par nos mères ne pouvait être effectué par les femmes d'aujourd'hui. Il démontre que le bon vouloir et le savoir-faire peuvent tourner toutes les diffi-

cultés au grand avantage de la mère comme de l'enfant.

Donnadieu a tout simplement fait de son petit traité un écrin de joyaux. C'est étonnant de voir tout ce qu'on peut loger dans un petit livre ! Il fourmille de renseignements et notions pratiques, de connaissances variées, le tout agrementé des crocs-en-jambes humoristiques administrés " maestroso " à toutes les vieilleries. Le style en est charmeur, éblouissant. L'attention du lecteur se rive à ses pages, grâce à l'attrait des sujets présentés, aux fines observations et au merveilleux talent qui a enjolivé les questions les plus arides. Et tout le monde y trouvera un exposé de faits et raisonnements à la portée des intellects les plus rudimentaires.

On dirait même que Donnadieu l'a écrit pour notre peuple tant il dénonce de nos préjugés, d'erreurs de nos commères, de niaiseries anti-hygiéniques de nos faubourgs et " concessions ". A chaque page, on est tenté de s'écrier : " Que c'est donc bien nous " ! Ça prouve que la folie humaine et notre inclination à l'erreur sont ce qu'il y a de plus uniforme sous toutes les latitudes.

Les médecins trouveront leur profit à lire ce livre et à le méditer. Il a, d'ailleurs, été couronné par l'Académie de Médecine et il a conduit SON HOMME à la Légion d'Honneur. Il ferait bon aussi de le trouver entre les mains

des mères de famille, de toutes les candidates à la maternité.

On voit, en ce pays, chez les femmes des autres nationalités, une petite bibliothèque privée, soustraite aux profanes regards des jeunes, où les mères s'inspirent. Quand on reproche aux nôtres leur manière d'agir, leur impudence à violer l'hygiène, elles nous repondent avec beaucoup de justesse que pour connaître les bonnes méthodes il faudrait qu'elles les eussent apprises quelque part. Mais où donc peuvent-elles s'éclairer ? Dans les almanachs ? Mais ces bonnes petites brochures parlent peu d'hygiène ; elles sont trop occupées à prôner les grandes drogues qui doivent faire disparaître de la terre tous les maux de l'homme et de la bête : "Good for man and beast !"

Voyons donc à répandre les livres qui vulgarisent la vraie science si on veut détrôner l'ignorance. C'est une œuvre qui mérite d'enflammer les plus nobles coeurs. Et ne nous fions pas à l'Etat-Providence pour ce travail. Qu'il vienne de notre initiative privée, des efforts de tous les médecins sérieux qui ont des plumes et la force de les tenir.

Nos gouvernements envoient bien des conférenciers pour montrer aux fermiers l'élevage des animaux, mais ils ont oublié ceux qui devraient venir NOUS DIRE COMMENT ELEVER DU MONDE. Tel est le progrès chez nous !

Si on pouvait trouver dans notre province celui qui par sa position et son prestige fe-

rait pour le livre de Donnadieu ce que Roosevelt a fait pour " la Vie Simple " du célèbre Pasteur Wagner, on aurait du coup procuré à notre race un de ses plus grands bienfaiteurs. Que de confort, de bien-être, et de bonheur on ferait luire sous des toits où il a fait affreusement noir jusqu'ici ! ! !

Mais, pauvres petits Latins que nous sommes, nous n'avons pas trop de toute notre verve pour les hautes œuvres de la POLITICAILLERIE. Après avoir dépensé le plus clair de notre avoir en fait d'enthousiasme, pour les étoiles de la politique, il nous reste peu de flamme pour les questions réellement sérieuses et sociales.

Nos médecins patriotes, présidents de clubs et autres qui prononcent de flamboyants discours aux fêtes de la St-Jean Baptiste, pourquoi ne dirigeraient-ils pas leur attention et leurs ronflantes périodes du côté de la misère physiologique où croupissent nos mères, du côté des tout petits, qui ont pourtant LA RAGE DE VIVRE QUAND MÊME, mais que l'ignorance nous tue, qu'elle rend infirmes, dont elle fait des êtres inférieurs, de futurs fardeaux pour la société.

Venons tout spécialement au secours de nos femmes. Elles vont à la maternité comme des aveugles qui côtoient un précipice. Elles apprennent ce qu'il faut savoir quand elles ont payé bien cher leur inexpérience, quand leur santé est à jamais compromise, que les morta-

lités ont désolé leur foyer, que leur chambre nuptiale est devenue un " mémorial de deuil écrit du doigt de la mort ". Elles savent, par exemple, comment éviter les diarrhées d'été quand elles ont largement contribué au lourd tribut de chair humaine que la Province de Québec paie chaque année au Minautore de la gastro-entérite. C'est un spectacle bien navrant de voir dévorer, décimer, faucher tant de réjetons d'une belle race !

Oh ! comme on simplifierait la pathologie des enfants si les mères savaient demeurer là où la nature les veut. Comme tous les médecins sont habiles dans le traitement des maladies éphémères des enfants normalement élevés. Et comme il en faut de la science boiteuse et des combinaisons savantes pour maintenir l'existence pitoyable, sans cesse chancelante, des pauvres petits deshérités de la nature qui s'accrochent à l'épave du biberon. ! ! !

C'est que le lait du sein maternel est un liquide vivant et vivifiant, chargé d'enzymes, de ferments précieux. Il est transmis directement—sans souillures d'étables, de mains malpropres, et de vases suspects—à la bouche de l'enfant, et à la température de son corps. Il provient de la même source physiologique qui a produit l'être nourri. C'est le véritable élixir de vie quasi-indispensable aux organes grêles d'un nourrisson tant pour entretenir sa

délicate existence que pour le prémunir contre les néfastes influences des maladies.

Les plus belles découvertes du génie humain éblouiront le monde et le révolutionneront, mais jamais la synthèse la plus hardie et la mieux combinée ne réussira à réaliser toutes les conditions de l'allaitement maternel. C'est ici que la science retrouvera l'éternel " non procedes amplius ". Ce sera toujours le point où devant la Souveraine Nature, les hommes de tous les âges et de toutes les cultures resteront égaux.

Les grands maîtres de l'Ecole médicale française ont toujours compris cette simplification de la médecine infantile " par voie naturelle. "

Je me rappelle qu'un jour, l'illustre Comby avait même " résumé le débat " de façon théatrale. Il s'agissait d'un bébé athrepsique, affreusement décharné, une victime, rare en France, du sévrage précoce. La mère, petite F r a n ç a i s e q u i s e m b l a i t ne douter de rien, avait interrompu les dissertations du savant professeur à diverses reprises. Comme les cousines d'Amérique, il lui importait de savoir le NOM de la maladie. Or, Comby, comme ses collègues Mery, Variot, Hutinel, et au rebours de nos patriaches du sévrage, est un ardent apôtre de l'allaitement normal PROLONGÉ. Agacé par les interruptions de plus en plus pressantes de la petite mère, il eut un froncement de sourcils à la Bonaparte, et lui

dit vertement : " Madame, ce qui tue votre "enfant, ce n'est pas ce qu'il a, mais ce qu'il "n'a pas ; il n'a pas de mère, et c'est précisé-"ment de cela qu'il meurt.! ! ! "

Que le Ciel fasse la grâce à nos petits enfants de la province de Québec de conserver ou de retrouver des mères ! ! !

Ce sera une féconde et belle prière pour tous les vrais patriotes.

Je tiens ici à remercier cordialement cet excellent docteur Donnadieu qui a donné gratuitement à l'ECLAIREUR la permission de faire une édition canadienne de son livre.

Si ce VÉRITABLE BRÉVIAIRE DES MÈRES fait dans notre pays tout le bien qu'il a fait ailleurs, il contribuera à enrayer ces lugubres processions de petits cercueils vers nos cimetières, ces hétacombes EVITABLES qui nous désolent et Donnadieu a conscience que c'est autant de vies françaises qu'il aura sauvées.

Ce brave homme qu'un petit livre a rendu fameux, n'est pas l'inventeur de doctrines célèbres qui ont servi de thèses aux pâmoisons de ses comtemporains.

Ce n'est pas un de ces " généraux en chambre " de l'armée médicale, c'est le bon grenadier qui est allé au feu tout bonnement, qui a vu des malades, les a étudiés, s'est instruit des leçons de l'expérience et de la responsabilité, et s'est constamment garé contre les éxagérations et les emballements.

Disons pour tout comprendre dans un mot que c'est un médecin de bon sens, personnage plus rare qu'on le croit. Ce sont ceux là, les vrais praticiens, qui font les œuvres durables. Et pendant que certaines théories étincelantes des Pontifes de la médecine, ont, un moment, des succès à l'abbé Lamourette, les œuvres des hommes pondérés demeurent.

Comme Musset disait de la Vérité : " le bon sens est éternel. ! "

Docteur AURELE NADEAU.

BEAUCE, juin 1910.

" Il arrive quelque fois qu'un esprit droit, peu susceptible d gober les manies à la mode, veut faire servir un objet à son vrai but. Aussitôt, il s'entend interpeller :

"D'où viens-tu ?

"Quelle aberration d'esprit de vouloir qu'un bon balai balaye et qu'un fonctionnaire remplisse sa fonction.

" Nous sommes si loin de la vie normale.

WAGNER

..................A force de génie, nous sommes arrivés aux plus étonnantes singularités !

IDEM.

"L'éternelle prédication du bon sens est odieuse et c'est le pire désavantage d'avoir toujours raison.

CLEMENCEAU.

Le volume est en vente au Bureau de
" L'ECLAIREUR, " Beauceville.

Prix de l'ouvrage :

Franco par la malle,	Broché,	75 cts
" " "	Relié,	$1.00.